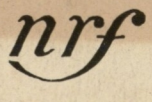
ROBERT FRANCIS

LA CHUTE DE LA MAISON DE VERRE

LE BATEAU-REFUGE



Troisième Edition

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE BATEAU-REFUGE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Voici les titres des premiers volumes dont la suite constituera

L'HISTOIRE D'UNE FAMILLE

SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

LA GRANGE AUX TROIS BELLES. (Alexis Redier, édit.)
LES MARIÉS DE PARIS, à paraître.
AUX QUATRE VENTS DU CŒUR, à paraître.
LA MAISON DE VERRE. (Alexis Redier. édit.)
LE BATEAU-REFUGE.

Ces deux derniers volumes sous le titre général :

LA CHUTE DE LA MAISON DE VERRE

Nous publions dès aujourd'hui *Le Bateau-Refuge,* car ce texte constitue plus spécialement la suite de *La Grange aux Trois Belles,* alors que *Les Mariés de Paris* et *Aux quatre vents du cœur* racontent l'histoire d'un autre « côté » de la famille du principal héros : Jean Malorie.

Chacun de ces romans peut être lu sans le secours des autres ouvrages de la série.

Extrait de la publication

ROBERT FRANCIS

HISTOIRE D'UNE FAMILLE SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

LA CHUTE DE LA MAISON DE VERRE

LE BATEAU-REFUGE

Troisième Edition

GALLIMARD
Paris — 43, rue de Beaune

Extrait de la publication

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à cent quinze exemplaires et comprend trente-cinq exemplaires sur velin pur fil, dont vingt-cinq exemplaires numérotés de 1 *à* 25 *et dix exemplaires hors commerce marqués de* A *à* J, *et quatre-vingts exemplaires sur alfa Navarre, dont cinquante numérotés de* 26 *à* 75 *et trente exemplaires hors commerce numérotés de* 76 *à* 105.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1934.

Extrait de la publication

AUX PAUVRES GENS

Après avoir vu clairement que le travail des livres et la recherche de l'expression nous conduit tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde domine dans mes livres et leur donne ce caractère sacré que manifeste la présence divine du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu.

ALFRED DE VIGNY (*Journal d'un poète.*)

Extrait de la publication

Je commence ce cahier par un froid après-midi de novembre, dans un de ces petits cafés misérables qui bordent l'Ile Saint-Louis. Assis sur une banquette dure, je souffle dans mes mains pour écrire. Je n'ose réclamer du feu, car la patronne — une femme apoplectique sur laquelle l'hiver n'a point de prise — m'a prévenu qu'il « fallait profiter du soleil » et qu'on n'allumerait le poêle qu'à la tombée de la nuit.

A travers les vitres couvertes de cristaux de glace, j'aperçois la Seine argentée et tendre, baignée d'un fin brouillard. Des arbres nus se penchent vers le fleuve, jetant paresseusement leurs dernières feuilles, comme des enfants tranquilles jouent au bord d'un ruisseau. Contre le quai de Béthune, un bateau-lavoir se balance avec un bruit de bois vermoulu et un clapotis d'eau. Ses colonnes, ses fresques de plâtre noirci évoquent quelque palais ridicule à l'usage des mendiants. Un soleil glacial inonde ses toits de zinc. Une seule cheminée crache une fumée bleuâtre qui se perd dans la brume. Accrochées à des ficelles tendues entre les fenêtres, des hardes sèchent. Du linge gelé reproduit, avec une féroce ironie, les formes pitoyables des corps. Parfois, des gamins jettent des pierres contre les fenêtres ovales du château flottant ou contre une pauvre femme qui pousse devant elle une brouette de lessive. Alors, un gros homme vêtu d'un ciré et coiffé d'une casquette de marine, s'engage sur la passerelle. Un cache-nez rouge enveloppe son cou. Il retire sa pipe pour jurer plus à l'aise et menace les enfants de sa canne. « Merci, Capitaine », disent les femmes. Parfois, quand il n'intervient pas à temps, une de ces pauvres créatures pousse la porte du café et avale un grand verre de rhum. « Quand même, ces garnements... On a déjà tant de peine à les mettre au monde. »

Extrait de la publication

J'ai perdu mon père à l'âge de six ans. Je ne le connais guère que par les récits de Catherine, ma mère. Il s'appelait Léonce comme un archiduc et il était aussi pauvre qu'un poète. Il dessinait des portraits à la plume qu'il s'efforçait de « placer » dans une clientèle qui se restreignait à mesure que son talent devenait plus personnel. Pour « vingt francs de plus », il rectifiait la poitrine d'une ingrate demoiselle ou ajoutait une décoration à un sergent-major, mais il devait se faire violence et « y perdait encore ». Il finit même par y perdre la vie. Je n'ai gardé de lui que quelques dessins, une sensibilité frémissante et cet étrange goût de la perfection et de la mort.

Le lendemain des obsèques, Catie chercha un emploi. Durant des semaines, elle partit à l'aube et ne rentra qu'à la nuit, harassée et inquiète, un pauvre sourire sur ses tendres lèvres. Pendant son absence, je surveillai le facteur qui devait nous apporter la réponse d'un couturier « qui avait été vraiment très gentil », ou d'un honnête négociant qui recherchait une « secrétaire distinguée, présentant bien ». Maman eut désiré une de ces « situations stables » qu'on trouve à la dernière page des journaux mais elle dut se contenter d'une place dans le chœur d'une petite troupe de comédiens qui jouait en province et à l'étranger. Il fallut nous séparer. Elle me quitta un après-midi de janvier. Je vécus tantôt à *La Grange* — le pays de maman — tantôt à Passy, chez Madame Lise, une de nos amies. Catie débarquait parfois à l'improviste, au printemps ou vers la fin de l'été, vêtue de toilettes claires que je ne lui connaissais pas, le visage encore meurtri de fards. Nous passions quelques semaines heureuses, elle me racontait ses voyages, puis elle repartait vers d'autres pays. Je suivais son « itinéraire » sur la mappemonde, je relisais les cartes postales qu'elle écrivait en hâte dans une petite ville lointaine et j'attendais son retour comme on attend le bonheur...

Autrefois, dès les premiers jours de l'hiver, Catie préparait ma malle : galoches pour glisser sur la glace, bas de laine, tricots pour courir les champs humides, tabliers pour jouer silencieusement dans les cours de *La Grange* ou pour explorer les greniers. Ces vêtements enfantins sentaient le savon et le parfum des « cartes » que Catie serrait précieusement dans son sac quand nous revenions de chez le coiffeur. Et tandis que maman les rangeait avec soin, je songeais aux habits campagnards que je rapporterais au prin-

temps. Quand nous ouvririons cette malle poussiéreuse, l'un près de l'autre, comme ce jour gris de novembre, monteraient vers nous les odeurs d'herbes et de feuilles, le parfum des étangs glacés, de la plaine au soleil et celui des chambres closes...

Madame Lise arrivait chez nous quelques jours après La Toussaint. Nous l'appelions « l'Enchanteur de Passy ». Elle portait une capeline grise soutachée de noir, une blouse violette et un chapeau de velours cerise agrémenté d'une grappe et de trois feuilles. Dès son entrée, notre appartement se transformait. La noblesse de sa voix changeait notre mobilier misérable comme une baguette de fée et le rose de ses joues, avivé par le froid, nous semblait un luxe. Catie était plus gaie, ou plutôt sa tristesse habituelle, mise en valeur par l'exubérance distinguée de notre amie, m'émouvait plus que de coutume. Madame Lise s'asseyait dans l'unique fauteuil, près du feu, en prenant Dieu à témoin « qu'il n'avait assurément jamais fait si froid ». « Et ce n'est pas fini », disait-elle, puis elle rappelait négligemment que sa mère ne voyageait jamais l'hiver, « et pourtant, ajoutait-elle d'un air dramatique, mon petit, nous ne sommes en vérité ni au bout de notre peine, ni de notre course. Je me trompe fort, ou il neige à *La Grange.* » Catie se retirait dans la cuisine pour préparer le thé. On entendait le bruit lointain d'une sirène de remorqueur ou le roulement d'un fiacre sur la chaussée humide. Alors, Mme Lise m'attirait contre elle, me serrait entre ses genoux et disait d'une voix solennelle : « Tu l'aimes? Vois-tu, mon chéri, quand elle disparaîtra, je n'aurai plus personne au monde... » Vers le soir, elle m'emmenait à Passy où je passais la nuit dans cette vaste maison remplie de volières, d'aquariums et de souvenirs de la jeunesse déjà lointaine de l'Enchanteur.

Le lendemain, une voiture cahotante nous menait de la petite gare campagnarde au village de mon enfance. Bien qu'il fût environ cinq heures de l'après-midi quand nous arrivions à *La Grange,* Angèle — la jeune sœur de maman — nous recevait au lit. Je me cachais derrière Madame Lise tandis que les deux femmes échangeaient les compliments d'usage. Je regardais timidement ma jeune tante. Les années ne la changeaient pas. Ses cheveux blonds encadraient toujours un visage d'enfant, aux pommettes saillantes et aux lèvres minces. Une tristesse nonchalante voilait son regard. Ses joues ressemblaient toujours à des fruits mûrs, roses et blancs, et par le col entr'ouvert de sa chemise de nuit, j'apercevais la

Extrait de la publication

naissance de sa gorge, comme un lac de lait. Un feu de bois craquait dans la cheminée. L'Enchanteur me poussait vers le lit. Angèle m'attirait contre elle, me serrait sur sa poitrine et posait sur mon front un baiser humide que je n'osais essuyer et qui n'en finissait pas de sécher. Il faisait très froid. Comme ma tante ramenait sur elle les couvertures dérangées par les cérémonieux embrassements de Madame Lise, un parfum moite, enivrant, semblait venir des profondeurs du lit. Et soudain, j'oubliais le dégoût de son baiser pour me rapprocher d'elle d'un mouvement de jeune bête qu'elle feignait de prendre pour la manifestation publique de mon affection. « Un peu moins timide que l'année dernière, n'est-ce pas? » disait-elle. Je rougissais tandis que l'Enchanteur lui donnait des nouvelles de Catie.

La paresse de ma tante m'étonnait et me ravissait comme une passion féerique. Une secrète parenté du cœur l'unissait à Madame Lise. C'était une femme étrange. Christian de Chantecroix, son mari, l'avait abandonnée peu de temps avant la naissance de Camille et sa douleur, aussi vive qu'au premier jour, l'enveloppait d'une brume mystérieuse et tragique. Elle passait par de brusques alternatives de courage et de profonde lassitude. Elle traversait la vie comme on visite une exposition d'hortensias. Son détachement m'effrayait. Parfois, elle ne quittait pas *La Grange* durant des semaines et parfois elle partait dès l'aube pour de longues promenades à travers la forêt de Chantecroix. Elle visitait souvent la maison des premiers mois de son mariage, perdue au milieu des bois, qu'elle nommait la « maison du bonheur »... Je vois encore son doux visage, amaigri et fiévreux. La neige tombe. Mes vêtements couverts de flocons, je m'approche de son lit. Elle me sourit. « Te voilà, petit loup. Camille t'attend... »

Je trouvais Camille dans la cour. Elle saisissait une poule, l'élevait à hauteur de son visage et riait de son œil rond et de ses cris. C'était une petite fille de cinq ans plus âgée que moi, brune, les cheveux noués en nattes derrière le dos, la peau si bise que lorsque nous étions fâchés, je lui disais avec mépris : « D'abord, toi, tu n'es qu'une négresse et moi, je suis un blanc. » Je l'aimais bien. Elle savait me consoler en m'embrassant avec des mouvements si gracieux et une expression de douleur partagée, grave, émouvante, que démentait son corps enfantin. Si mes larmes ne cessaient pas, elle commençait une longue suite de grimaces qui m'obligeaient à

rire malgré mon chagrin. Ou bien, elle disait simplement : « Plus tard, nous nous marierons » et la vie en compagnie de cette enfant semblait me promettre tant de félicités que mes pleurs se dissipaient comme une ondée dans un ciel d'avril.

Ma cousine aimait courir les champs. Aux premiers grands froids, quand les marais gelaient, elle patinait dès les premières heures de la matinée. Vêtue d'un manteau rouge et d'une toque de fourrure blanche, les jambes nues, elle m'apparaissait sur le fond rose du ciel comme une créature surnaturelle. Tantôt elle pivotait sur elle-même en découvrant ses longues cuisses fines, tantôt elle décrivait sur la glace des courbes mystérieuses. Sans doute, chacun des gamins du village l'aimait confusément. Moi, je n'osais la regarder longuement sans baisser les yeux. Personne ne comprendra jamais combien cette petite fille appartenait à *La Grange,* combien chimérique et absurde me paraissait l'idée qu'elle pût glisser ailleurs que sur cette plaine glacée, à la lisière de ces sapins givrés, à mi-chemin entre Chantecroix et la maison des Pamploix. Les enfants paysans ne croient pas aux fées. Cette petite fille dont la chair bleuissait comme la mienne au grand vent froid de l'hiver suffisait à mon bonheur. Que nous importaient les fées des livres quand celles des bois, des fontaines, des châteaux mangeaient avec nous dans la « salle » de *La Grange,* se faisaient voleuses quand nous étions gendarmes, se blottissaient dans nos cachettes, dormaient dans nos lits et que le plus petit caillou perdu, le plus petit brin de paille tombé d'une fourragère, trouvait le chemin de notre cœur...

Chaque année, en nous retrouvant, nous nous donnions la main. Comme je paraissais déçu de cette froideur, elle avançait timidement sa bouche vers la mienne, avec une coquetterie de femme. Puis, nous traversions les pâtures tendrement enlacés et elle m'entraînait vers les étables et les volières... Ses amours duraient peu. Elle fuyait, je ne pouvais la suivre. Elle passait à travers les haies, par les trous des lapins, et je devais tourner les enclos, escalader les portes avec précaution. Je lui faisais signe de m'attendre. Elle me rejoignait d'abord en riant de ma gaucherie d'enfant parisien, puis elle se contentait de m'envoyer un baiser ou même de se frotter le menton pour me « faire la nique ». Parfois, à mon passage, elle secouait un arbre couvert de neige. Des flocons glacés inondaient mon visage et mes mains. Plus tard, quand pour la

première fois je m'étendis sur le corps de ma fiancée, je devais songer à cet arbuste de mon enfance...

Je rentrais seul à la ferme, raide dans mes habits de voyage et craignant de me salir. Je furetais silencieusement dans les cours mais je n'osais m'aventurer sous les toiles d'araignées des étables et dans les greniers. Puis, transi de froid et de faim, je parcourais la maison, évitant les domestiques. J'errais sans but de salle en salle. Pendant mon absence, on avait changé un meuble de place, des rideaux avaient disparu et je trouvais sur une commode des objets étranges, coquillages qui enfermaient dans leurs voûtes nacrées le bruit des marées et des tempêtes, planches coloriées qui représentaient « Le château de Compiègne » ou « La Seine au pont de la Concorde », coffrets à bijoux qui provenaient sans doute des dernières foires ou du passage d'un marchand ambulant. Les formes des pièces, la couleur des tentures, les étoiles que la lumière du soir découpait à travers les volets clos, me semblaient différentes de celles des années précédentes. Après six mois d'absence, je ne reconnaissais plus l'odeur des chambres de campagne, le « renfermé » des salons qu'on n'ouvrait plus depuis longtemps, l'humidité des salles qui donnaient sur la cour où jamais ne brillait le soleil et jusqu'au parfum de pomme qui me grisait quand j'ouvrais la porte de l'escalier du grenier. Alors, je m'asseyais contre la porte d'Angèle, n'osant entrer de peur qu'on me demandât des nouvelles de Camille et qu'on me fît honte de ma timidité. La nuit venue, Francine — la servante — passait près de moi sans me voir pour allumer « la grande lampe du salon », et j'entendais quelques bribes de la conversation de Madame Lise. « Vous savez, disait l'Enchanteur, dans ma solitude, j'apprends à vivre avec les morts... », ou bien la voix nonchalante de ma tante : « Oui, chère Madame, je suis de votre avis. Quand les vieillards disparaissent, cela fait un vide dans les familles. Je vois l'avenir. Quand ma mère nous aura quitté, nous assisterons à bien des bassesses. » « Hum » disait l'Enchanteur, puis d'une voix joyeuse : « Votre amoureux espère-t-il encore? Ce pauvre cher Patrick! » « Chut », disait Angèle, et la conversation se poursuivait à voix basse.

Je frissonnais. Francine venait allumer le feu et mettre le couvert dans la salle à manger. Comme je craignais les questions de cette femme, je me glissais dehors et il me fallait me cacher encore

Extrait de la publication

pour éviter les saluts bruyants des charretiers qui se dirigeaient vers la salle commune. Plus tard, vaincue par la faim, Camille revenait, sa robe trempée, des flocons de neige dans ses cheveux. J'avais les pieds mouillés et les joues brûlantes. Elle se moquait de moi et si j'esquissais un geste de réplique, elle me dévisageait comme pour s'assurer de mon identité. Il faisait très froid. Le vent du soir soulevait des bourrasques de neige.

Quand le soleil disparaissait derrière la forêt de Chantecroix, Francine nous appelait pour le dîner. Elle tâtait mes joues et me secouait rudement : « C'est de la folie, petit imbécile. » Camille se chauffait sans se soucier de moi. Enfin, la servante revenait avec de grosses chaussettes de laine qui me piquaient les jambes. « A table, mes enfants », disait Angèle. L'Enchanteur s'inclinait avec cérémonie.

Ma tante avait sorti son plus beau linge. La nappe immaculée ressemblait à la plaine sous la neige et les verres figuraient les cristaux de glace accrochés dans les arbres. Angèle était vêtue d'une robe rouge agrémentée de parements blancs au col et aux poignets. Sur ses épaules, elle portait un châle de laine qu'elle ramenait de temps à autre sur sa poitrine, en disant : « Francine, il ne fait pas chaud ». Madame Lise avait retiré sa capeline grise et portait une « robe d'enchanteur », en dentelle noire, parsemée de perles d'argent. Notre noble amie racontait le voyage de Paris à *La Grange*. « C'est une honte, disait-elle, les wagons ne sont pas même chauffés... » Seule Francine, avec sa blouse serrée sous les seins par une large ceinture de cuir, sa jupe largement évasée, évoquait l'immense plaine blanche, les charrues remisées sous les hangars et les travaux d'hiver. Elle parlait peu. Elle écoutait les plaintes de l'Enchanteur, ses histoires sur « les dames de Saint-Cyr » ou la vie du jeune Racine à Port-Royal, avec une malice dans les yeux. De temps à autre, son doigt caressait la virole d'un couteau. « Comment va Emilienne? » demandait Madame Lise. Angèle secouait ses cheveux comme une petite fille. « Ma sœur est toujours aussi folle », disait-elle gravement. Francine se levait parfois pour entretenir le feu.

Nous étions assis, Camille et moi, au bout de la table, l'un près de l'autre. Sous la nappe glacée, nos mains s'étreignaient et souvent, attiré par la chaleur de ce jeune corps, je caressais ses genoux. Elle avait refusé de prendre autre chose que la soupe au

Extrait de la publication

lait et déjà les yeux rieurs de la petite fille se fermaient doucement. Quand je me penchais sur elle pour murmurer à son oreille : « Camille, voici le marchand de sable », elle se redressait fièrement, mais bientôt sa tête brune s'inclinait de nouveau sur sa poitrine.

Alors Francine se levait. Nous faisions vivement le tour de la table pour que chacun mit un baiser sur nos joues et la servante nous conduisait à notre chambre, sous le toit, où on entendait mugir le vent d'hiver. Camille s'endormait aussitôt, tandis que je restais longtemps éveillé, écoutant les sifflets lointains du chemin de fer et les grincements de la charpente. Vers minuit, un bruit confus réveillait Camille qui se dressait sur son lit. Je devinais qu'on ouvrait la porte cochère, que Joseph avait attelé la voiture de voyage et j'imaginais les adieux solennels des deux femmes sur le perron de *La Grange,* tandis que le vieux Jo, des larmes de glace au coin des yeux et dans sa moustache, flattait sa bête de la main avant de s'enfoncer dans la nuit toute éclairée de neige, vers cette petite gare perdue, à trente kilomètres de *La Grange,* où l'express de Paris s'arrêtait, vers trois heures du matin.

Des années ont passé depuis ces soirs lointains où la petite Camille s'endormait près de moi, dans notre grenier de *La Grange...* Chaque hiver évoque à mes yeux fatigués le cher visage à jamais disparu. Ce soir, assis dans ce petit café de l'Ile, le poids de mes souvenirs m'accable. Le soleil disparaît derrière Notre-Dame. La nuit vient. Une brume légère monte des quais. Des péniches glissent sur les eaux calmes de la Seine et sur chaque coque, je crois lire le nom de mon amie. Les sirènes des remorqueurs déchirent le brouillard où se cache le « Bateau Saint-Jean » et chacune d'elles répète pour moi les syllabes aimées. Le « Capitaine » vient d'allumer sa lampe. Seul dans son château tremblant, peut-être se souvient-il des jours d'autrefois? Peut-être songe-t-il au corps de cette jeune femme, nu et ruisselant, qui flottait un matin d'Août, entre les eaux silencieuses... J'ai froid... Mes doigts gelés tracent péniblement ces lignes.

J'ai toujours aimé m'en remettre au hasard. Je vais écrire la vérité. Demain, je glisserai ce cahier dans une bouteille que je

Extrait de la publication

jetterai à la Seine. Je suis fou, n'est-ce pas?... Si une main secourable le recueille, peut-être trouverai-je un cœur où confier mon secret. Peut-être la police y découvrira-t-elle l'aveu d'un crime lointain et oublié de tous. Je l'avoue dès maintenant : pour la justice des hommes, je suis un criminel.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

052.5890

Les

Nouveaux Romanciers Français

Gaston BONHEUR. La Mauvaise Fréquentation

Jean COSSART .. .. Le Cran aux Œufs

Clarisse FRANCILLON.. .. Chronique locale

André GARCET .. .. D'un ancien Amour

P. GILBERT .. .. Nord-Atlantique

Julien GONNET .. .. .. Gonnet déserteur

Hubert de LAGARDE.. .. .. Le Soupçon

J. LEMARCHAND.. .. .. .. R. N. 234

Maurice MEUNIER. .. .. .. Les Idoles

Maurice RUÉ.. .. .. La Route aux Embûches

André SEVRY. .. .. Cavalerie

Louise de VILMORIN.. .. Sainte-Unefois

lancés par la

nrf

L'IMPRIMERIE MODERNE, MONTROUGE

Extrait de la publication